

ARONDEUR

10^Cmes = LE N^o

Comment les cléricaux traitent la question sociale



Que dites vous ? que vous gagnez trop peu pour nourrir votre famille ?
Consolez vous mon ami, dans l'autre monde vous serez heureux et nous pas.
Nous nous sacrifions pour vous.

ABONNEMENT :

Un an fr. 5 00

Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Étude - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

Six mois fr. 2 75

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Les cléricaux et la crise.

La Gazette de Liège (Légis), parlant des résultats probables de l'enquête, déclare que toutes les réformes ne serviront de rien si la religion « n'apprend pas les (sic) travailleurs à se résigner en vue de s'assurer le seul salaire parfaitement juste, irréductible, durable, certain, le salaire d'une autre vie ! »

C'est d'un bon comique.

Puisque les catholiques affirment que, lorsqu'on est pauvre ici-bas, on est riche là-haut, qu'ils nous prouvent qu'ils sont sincères.

Pour cela, ils n'ont qu'une chose à faire : se dépouiller de leurs biens, renoncer aux bénéfices prélevés par eux sur les maigres salaires des ouvriers, devenir pauvres eux-mêmes enfin, afin de s'assurer pour eux le seul salaire juste, durable, certain, le salaire d'une autre vie.

Puisque ce salaire — d'une autre vie — est si certain, que les catholiques se l'assurent d'abord, en se faisant pauvres ici-bas — et peut-être alors y aura-t-il des amateurs pour suivre leur exemple.

Qu'en pensent MM. Collinet, Frésart et autres catholiques millionnaires ?

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an au FRONDEUR, recevront GRATUITEMENT le Journal jusqu'au 1^{er} Octobre.

Un an : CINQ FRANCS.

Chronique.

Je ne puis me le dissimuler plus longtemps : je suis infailliblement destiné à être décoré un jour ou l'autre !

C'est en vain que j'ai, à différentes reprises, depuis plusieurs années, exprimé les sentiments désagréables que j'éprouve à l'égard des « distinctions honorifiques. » Rien n'y a fait. Malgré tout, les gouvernements européens ne veulent pas me lâcher sans avoir dévirginisé ma boutonnière.

J'ai déjà fait part aux lecteurs du Frondeur des offres avantageuses qui m'étaient faites par plusieurs entrepreneurs de décorations. Aujourd'hui, je reçois mieux qu'une offre ; c'est la décoration même qui m'est adressée, par la poste, dans une jolie petite boîte — affranchie, ce qui est délicat.

Cette fois, du moins, ce n'est pas le décoré qui aura couru après la décoration. C'est la décoration au contraire qui a couru après moi.

Ne m'attendant pas à la distinction qui m'est octroyée, mais ayant cependant un sinistre pressentiment, je suis parti un beau matin, il y a quelques semaines, pour un voyage scientifique en Ardenne. Depuis, je ne suis pas encore rentré chez moi pour dîner ; cela n'a pas découragé la croix, qui s'est mise immédiatement à ma poursuite.

Ce que cette pauvre croix a fait de chemin derrière moi est innéparable. Elle a vu Tilff et Esneux, s'est arrêtée à Durbuy, a repris sa course par Melreux et Marche ; elle a passé par S^t-Hubert sans être guérie de sa rage de me poursuivre ; à Poix elle a failli m'atteindre et ne m'a manqué que de dix minutes ; à Han-sur-Lesse j'étais serré de très près. Enfin, c'est à Rochefort que, rendu, épuisé, j'ai fait tête.

J'ai reçu la croix.

Jolie croix, d'ailleurs, si petite qu'on ne la voit pas, et ornée d'un beau grand ruban : dans la boîte, il y a un second ruban, un de rechange, pour les jours où le décoré « se met propre. »

A la croix est jointe une lettre autographiée de l'expéditeur, un certain M. Maire, industriel à Bruxelles, qui avoue exercer la profession de fabricant de décorations et se vante d'être le fournisseur de l'Etat.

Voilà un industriel qui ne doit pas connaître le chômage !

Mais passons et voyons ce que nous narre M. Maire.

« Monsieur, — me dit-il — l'arrêté royal qui vient de vous décorer ne permet pas de porter le ruban sans la décoration ; pour vous conformer à cet arrêté, je vous envoie une réduction de la décoration avec un ruban de rechange. »

C'est M. Maire lui-même qui me conforme

à l'arrêté royal. C'est gentil de sa part ; il me dispense ainsi de m'y conformer moi-même.

« Cette décoration — continue M. Maire — est faite pour boutonnière. »

Ce renseignement est précieux : sans lui en effet, j'aurais pu croire que la dite décoration était faite non pour boutonnière mais pour caleçon ou tige de botte. Heureusement, M. Maire est là pour m'éclairer et m'empêcher de mettre mon ruban comme le bon Dagobert mettait ses culottes.

M. Maire, d'ailleurs, songe à tout, même aux décorés économes, qui ne tiennent pas à user trop de décorations.

« Par leur construction coquette et solide, ces décorations sont d'un usage indéfini. »

Sont-elles à double semelle ?

M. Maire ne le dit pas.

Ce qu'il dit, par exemple, c'est le génie auquel appartient la croix qu'il m'envoie.

C'est une croix agricole !

Qui l'eût cru ? Et cependant, cela a bien l'air d'être pour moi : M. Henri Peclers, décoré (c'est mon adresse).

Vrai, je ne savais pas avoir rendu à l'agriculture des services aussi considérables. Bien que journaliste, j'ai peu cultivé la carotte et je ne me suis pas occupé davantage des autres produits du sol.

Sans doute, dans la mesure de mes faibles moyens, j'ai contribué indirectement à la fertilisation de la terre, mais — bien que j'aie toujours fait tout ce que j'ai pu — je ne pensais pas que cela fût suffisant pour m'attirer la croix.

C'est dire que j'ai quelque scrupule d'accepter une croix à laquelle il me semble que j'ai peu de droits.

Du reste, j'aperçois, là, dans un coin de la lettre de Maire, un avis, tout petit, mais gros de menaces, qui m'annonce que « l'on fera recevoir dans le mois. »

Etre décoré — et payer par dessus le marché — merci ! Je refuse les présents d'Artaxierxès — renouvelé des Grecs.

M. Maire, du reste, paraît avoir prévu la possibilité d'un refus, car il a l'obligeance de me faire connaître que si son envoi ne me convient pas, je puis le lui retourner par la poste.

Et M. Maire termine par cette sage recommandation :

« Prière d'avoir soin DE LA MARCHAN-

DISE. »

La marchandise ! quel effet, Maire, ce mot fait, appliqué à une distinction honorifique !

Donc pour vous — qui savez ce que c'est — les croix, les rubans et tous ces colifichets dont tant de bons hommes sont si fiers, c'est purement et simplement de la m...archandise ?

Je ne vous l'ai pas fait dire, ô Maire !

H. P.

Une heureuse innovation.

A Liège, une heureuse innovation a été faite pendant l'enquête sur le travail. Des agents de police se sont fait entendre.

Voilà, du moins, des témoins qui ne pourront être accusés de manquer d'indépendance. On sait, en effet, que les agents de police ne dépendent de personne, ni des conseillers communaux, ni des membres du parquet.

Aussi, est-ce sans aucune restriction que l'on doit accepter le témoignage de l'un d'eux — l'inspecteur Stévens — témoignage absolument écrasant pour les ouvriers qui se plaignent de leur sort.

M. Stévens affirme que les ouvriers sont bien vêtus ; ils ont des vêtements chauds l'hiver, dit-il. Quant à leur mobilier, il est convenable. Selon lui, un ouvrier peut très bien vivre à raison de un franc cinquante par jour, en se logeant et se nourrissant convenablement. Le même témoin ajoute que la somme de 3 francs par jour suffit à un ménage de quatre personnes.

M. Stévens ne nous dit pas combien le dit ménage ouvrier peut prélever chaque mois sur les 90 francs de salaire, pour acheter les tableaux, pendules et autres objets d'art destinés à compléter le mobilier, déjà si « convenable. »

C'est dommage, c'eût été intéressant.

Quoi qu'il en soit, c'est une heureuse idée que l'on a eue en faisant déposer la police.

Seulement, nous demandons qu'on la complète en faisant aussi déposer les gendarmes.

Ceux-ci déposeraient par brigades, sous le commandement supérieur d'un officier de gendarmerie. Le brigadier seul parlerait et les gendarmes se borneraient à souligner sa

déposition par la phrase classique « brigadier, vous avez raison ! »

Comme cela, du moins, l'autorité ne pourra être accusée d'avoir inspiré des dépositions.

CLAPETTE.

Un coup de canif.

Personne n'ignore que Robert adorait sa femme. Il l'avait épousée par amour, vous le savez comme moi, et il s'était jeté avec un tel enthousiasme dans sa nouvelle vie, que du jour au lendemain toutes ses relations furent brisées comme verre. Il s'enferma dans son sanctuaire, mit la clef en dedans et dégusta son bonheur goutte à goutte. Lorsqu'on le rencontrait, il vous disait un mot à peine : il avait coupé ses favoris, ne portait plus que les moustaches et ne quittait pas les cravates bleues. Il semblait avoir peur de son passé, tant il prenait de soin à éviter ceux qui pouvaient lui en rappeler le souvenir. Il paraissait préoccupé, vous regardait à deux fois avant de vous reconnaître, et vous répondait comme le fait un homme pendant l'entracte, lorsqu'il est pressé de regagner sa stalle. Raoul n'était pas le premier chez lequel je remarquais ces façons d'être. Presque tous les jeunes mariés se ressemblent : ils acquiescent tout-à-coup une circonspection, une dignité particulière aux gens qui ont gagné un gros lot, aux francs-maçons nouvellement initiés, et aux conspirateurs qui viennent de prêter serment.

Ils ne lisent plus les mêmes journaux, changent de tailleur et démoliraient Paris tout entier, n'était la dépense, pour anéantir sous les décombres toutes les Nana et Nini qui parfois encore leur sourient en passant.

Raoul fut ainsi pendant huit mois environ. Vers le milieu du neuvième, il y eut un relâchement de ses habitudes.

On le rencontra plus souvent ; ses favoris commencèrent à repousser et les cravates bleues se montrèrent moins fréquemment ; il avait repris l'usage du cigare, marchait plus lentement et flânait volontiers. Ce n'est pas qu'il fût moins heureux dans son intérieur ou qu'il aimât moins sa jolie petite femme ; car je me souviens qu'à cette époque même je le rencontrai à une pièce fort en vogue où il était venu seul, et lui ayant demandé des nouvelles de sa femme, il me répondit en confidence et avec un grand accent de franchise :

« Mon cher, c'est un trésor ! »

Quand un mari dit cela aussi nettement, il y a lieu de croire, n'est-ce pas, qu'il est fort amoureux. Eh bien, non ; je crois, en y réfléchissant, qu'il y a lieu de croire à une certaine diminution d'amour de sa part. Lorsque j'entends l'un d'eux me dire de sa femme : « C'est un trésor, mon cher, il faut la connaître, etc., etc. » Je crois voir un homme qui souffle sur un tison qui s'éteint. Quand le feu flambe, on se chauffe et on ne dit rien.

Or, pour vous dire toute la vérité, Raoul commençait à souffler son feu. Les douceurs mêmes qui l'avaient enivré il y a neuf mois lui paraissaient maintenant un peu fades. Il trouvait autour de lui la température tiède, accablante, et lorsque sa femme venait tout doucement par derrière et l'embrassait au front, il commençait à s'apercevoir que cela le décoiffait, et il en était irrité. Il ne disait rien, ne se mettait point en colère, mais il était agacé ; d'autant plus que la charmante petite femme ne manquait pas, après son baiser, de lui fermer les yeux avec ses deux mains et de rire comme une folle.

« Voyons, Louise, disait-il, je suis en train de lire. »

— Alors, il faut dire : Ma petite femme, je t'adore, ou sans cela je ne lâche pas.

— Mais je t'ai dit cela cinq cents et tant de fois ! Il enrageait au fond, et disait rapidement : « Ma petite femme, je t'adore : là, je t'adore ; embrasse-moi, c'est fini... tu es un ange... ôte tes mains. »

— Du tout, du tout, c'est de la contrebande, cela, il faut dire : Ma pe... ti... te femme, bien gentiment.

— Ma pe-ti-te femme, répétait Raoul, en tapotant sur la table, je t'... Je t'adore ; là, je ne me fais pas prier, tu ne diras pas que je me suis fais prier !

— Tu m'aimes donc toujours ?

— Parbleu, mais je ne peux pas te le signaler tous les quarts d'heure, sois juste.

Et il ramassait son livre qui était tombé par terre en se refermant, de sorte qu'il cherchait pendant cinq minutes la page commencée. Cela le mettait de mauvaise humeur, et un quart d'heure après, en se

mettant à table, tout naturellement, il trouvait le potage trop salé.

« Tiens, je ne trouve pas, moi, disait Louise. »

— Et moi je le trouve », répliquait Raoul en versant de l'eau dans son bouillon.

Il faut dire que la chère petite, qui croyait voir un parti pris chez son mari, protestait en mettant du sel, de sorte que Raoul haussait les épaules et s'écriait au bout d'un instant de silence :

« Ma chère, votre cuisinière ne sait pas cuire la viande : celle-ci n'est pas mangeable. Il n'y a qu'au restaurant qu'on trouve un filet présentable ; » et il poussait une espèce de soupir qui ressemblait à s'y méprendre à un regret continu.

« Il n'y a qu'un mois que vous vous plaignez ainsi, mon ami, je ne comprends pas. »

— Vous ne comprenez pas... vous ne comprenez pas... D'abord je ne me plains pas ; remarquez bien... à vous entendre ; on croirait que je ne suis content de rien.

— Je ne dis pas cela.

— Vous le laissez supposer du moins... »

Il se faisait un silence, mais durant ce temps Raoul pensait que tout à l'heure, après le dîner, il irait s'installer dans le salon, n'ayant ce soir-là, ni spectacle, ni bal ; qu'il ouvrirait son journal et que tout en lisant il verrait le mouvement régulier de l'aiguille de sa femme et l'éternelle tapisserie à dessins rouge et noir sur fond blanc, et qu'après avoir baillé trois fois il regarderait la pendule ; que sa femme aurait l'air chagrin en le voyant bâiller ; et lui dirait pour l'empêcher de dormir :

« J'ai bien envie de faire ce petit coin-là bleu au lieu de le faire noir ; qu'est-ce que tu en penses, petit homme ? »

Petit homme ! une expression qui l'avait fait pleurer de tendresse et lui semblait absurde à présent. Toutes ces pensées venaient une à une, et à mesure qu'elles arrivaient, il sentait sa mauvaise humeur croître, de sorte qu'il reprenait tout-à-coup avec aigreur :

« Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire à exiger un filet bien cuit. »

— Eh bien, j'ai tort, je veillerai à cela, disait Louise avec un air un peu pincé.

— Vous ai-je dit que vous aviez tort ?... j'ai tort ! Vous avez une singulière manie, ma chère enfant, celle de vous poser en victime continuellement. »

Au fond, il se sentait absurde, mais cela était plus fort que lui et la colère lui montait au cerveau, comme la sueur monte au front dans un endroit trop chaud.

Le dîner s'achevait dans le plus profond silence ; puis aussitôt après, Raoul prenait son chapeau.

« Vous sortez ? »

— Si vous voulez bien le permettre. »

Et il s'en allait d'un pas assuré ; dans l'escalier, il se disait :

« Elle ne m'a pas demandé si je rentrerais tard, c'est extraordinaire. Oh ! j'ai été trop faible dans les premiers mois. »

Une fois dans la rue, il s'arrêtait sur le trottoir, ne sachant où aller. Il respirait à pleins poumons comme un homme qui sort de l'eau.

« J'ai besoin d'air, disait-il, ouf !... c'est une excellente petite femme, mais j'ai été trop faible ! »

Il entra chez un marchand de tabac pour allumer son cigare. Il passait devant son ancien cercle, tout étincelant de lumière, mais il n'osait point encore y monter, quoiqu'il en eût grande envie ; il craignait certains sourires et passait de l'autre côté de la rue. Il se rappelait que, lorsqu'il donnait le bras à sa femme, la jupe lui frottait la jambe d'une façon agaçante ; qu'en passant devant les bijoutiers et les modistes, madame s'arrêtait invariablement, ce qui le rendait furieux. Il se rappelait qu'hier encore, en revenant du bois, la conversation s'en allait mourante au roulement de la voiture ; puisqu'il s'était tu, ne sachant plus que dire. Il était effrayé de se trouver déjà si vieux et si triste, lui qui riait si fort, il y a deux ans à peine. Enfin, au bout de deux heures, il avait un remords et instinctivement rentrait chez lui, où il trouvait sa femme avec les yeux rouges.

« Elle a pleuré !... se disait-il, si je ne peux pas sortir un instant sans retrouver des larmes, en vérité c'est à désespérer. »

Au lieu de l'embrasser comme il en avait eu envie en montant l'escalier, il disait d'un petit air glacial :

« Bonsoir, ma chère, » et rentrait chez lui.

Louise, de son côté, sentait que son mari s'ennuyait auprès d'elle, elle devinait que tout en elle, jusqu'au frôlement de sa robe, agaçait Raoul. Elle faisait mille efforts pour rétablir la gaieté, les causeries intimes ; mais l'effort même qu'elle s'imposait la rendait gauche.

Elle embrassait à contre-temps, entamait une conversation méditée d'avance, tandis que son mari lisait un livre intéressant, et celui-ci répondait :

« Ah vraiment ! » sans même lever les yeux. D'autre part, elle se sentait blessée dans son amour-propre, et lorsqu'elle avait essayé devant son mari un chapeau sur l'effet duquel elle comptait et que Raoul lui avait dit :

« Il n'est pas mal ce chapeau, seulement je l'aurais pris jaune au lieu de blanc » ; la pauvre chère petite se sentait des envies de battre quelqu'un et se disait : « Que faire, mon Dieu ! que faire ! que faire ? »

Cet état de choses qu'on appelle, je crois, la lune rousse, durait depuis un mois environ, lorsque Raoul, qui était encore à table, reçut un billet plié menu et parfumé.

« Vous permettez, n'est-ce pas ? » dit-il en se tournant vers sa femme, et il déplaça la lettre qui était ainsi conçue :

« Qui sait, mon cher Raoul, s'il ne vous serait pas agréable de vous trouver dans ce petit restaurant du bois de Vincennes qui est au milieu de l'eau ? »

N'est-ce pas le numéro 3 dont les fenêtres donnent sur le lac ? J'ai idée que demain mardi, ce salon sera libre, qu'en pensez-vous ? C'est à vous dans tous les cas. Vers sept heures le soleil s'abaisse derrière les arbres, on est au frais dans ce chalet, et les filets chateaubriand y sont exquis.

« AMANDA. »
« Amanda », se dit Raoul, où diable ai-je connu une Amanda ? Il resta un instant pensif.

« C'est une mauvaise nouvelle ? » fit Louise. Il se rappela alors que sa femme était là, et répondit comme un homme interrompu par un indiscret :

« Non, non, c'est de mon tailleur. Seulement comme il mettait précipitamment du sucre dans son café pour éviter de regarder sa femme en face, il crut voir du coin de l'œil qu'elle l'observait fixement.

Chose assez difficile à expliquer, il fut charmant ce soir-là.

Cette lettre folle, cette Amanda qu'il ne se rappelait pas le moins du monde, faisaient naître en lui les plus riantes idées. Il était en quelque sorte flatté qu'on ne crût pas le mauvais sujet tout à fait mort en lui, et il éprouvait un véritable plaisir à être vertueux, se sentant sous la main un moyen de ne plus l'être.

« Je n'irai certes pas à ce rendez-vous, se disait-il, mais enfin si j'étais un autre homme !... Il y en a peu qui résisteraient à un moment de folie... Après tout, pourquoi se laisser éteindre ? Ah si je n'avais pas un ange pour femme ! Elle ne s'en doute pas, pauvre mignonne ! » Il la regardait penchée sur sa tapisserie, et ne disait mot.

« Elle ne se doute de rien... si je voulais ! » Il se leva d'un air gaillard et marcha de long en large dans le salon, tout en fredonnant, avec la satisfaction de quelqu'un qui est armé jusqu'aux dents et qui se dit : « Si je ne tue personne, c'est uniquement parce que je suis bon ; on ne se doute pas combien je suis bon. » Il se sentait à ce moment-là une véritable supériorité.

« Comme tu travailles avec ardeur ce soir, ma chère, c'est très joli ce dessin-là ; et il ajoutait à part lui : « Ce qu'il y a de particulier, c'est que je ne me rappelle pas cette Amanda. C'est absurde, cette lettre, » et il chantonait : Absurde... surde... surde. » Il était heureux comme un roi.

Le lendemain matin, la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle de ce dîner, et, tout en déjeunant, il ne put s'empêcher d'expliquer à Louise ce qu'est un vrai filet bien cuit.

« En voulez-vous manger ce soir ? J'en ferai faire un. »

« Non, pas ce soir, cela n'est pas possible. »

Il avait plaisir à mettre le pied sur la pente du talus, persuadé qu'il ne glisserait pas.

« Que ferez-vous donc ce soir ? »

Je ne t'ai donc pas dit cela ?... J'ai rencontré Paul V..., excellent garçon, qui m'a invité à dîner pour ce soir. Son frère revient du Mexique. Je me suis excusé, mais il a mis une telle insistance que j'ai été vraiment touché. Excellent garçon que ce brave Paul !

« Ah ! fit Louise. »

« Oh ! mais je n'irai pas... très probablement. »

Vers cinq heures et demie, Raoul rentra chez lui.

« Bast ! dit-il, j'ai peur de fâcher le brave Paul, je vais aller dîner chez lui. Cela ne te chagrinerait pas, n'est-ce pas, ma petite Louise ? D'ailleurs, j'ai pensé à une chose : je vais te déposer chez ta tante. Moi, je vais à pied, cela me fera du bien. Est-ce convenu ? »

« Comme vous voudrez, mais ne vous donnez pas la peine de me conduire chez ma tante, j'irai de mon côté ! »

Une demi-heure après, Raoul, beau comme un astre, le sourire aux lèvres et cravaté de bleu, montait dans un coupé de louage et se faisait conduire au bois de Vincennes. Il lui sembla qu'il était plus léger de cinquante livres, et il monta l'escalier du chalet en se disant : « Après tout, elle ne le saura pas ! »

C'est avec un certain plaisir qu'il retrouvait cette odeur de cuisine particulière aux restaurants ; qu'il vit les garçons affairés escaladant les escaliers, la serviette sous le bras et des couverts dans la poche de la veste.

« Monsieur est seul ? lui dit l'un d'eux. »

« Oui, mais j'attends quelqu'un. Le n° 3 est libre, n'est-ce pas ? »

« Oui, Monsieur. »

Le garçon ouvrit une petite porte, et Raoul entra tout joyeux. Il lui sembla que le garçon lui lançait un regard qui voulait dire : « Mauvais sujet, va ! » et il fut ravi.

« Monsieur ne commande rien d'avance ? »

« Non, j'attendrai. » Il ôta son chapeau et inspecta la pièce. C'était l'éternel cabinet qu'il avait vu cinq cents fois : papier rouge à ramages d'or, divan à trois coussins trop mous, un piano droit flétri et sans clef attendait le désert, comme les ânes de Montmorency attendent leur cavalier ; un tapis où toutes les bottes de Paris ont le droit de laisser leurs traces ; puis une petite table ronde sur laquelle le couvert était mis ; les fourchettes et les cuillers, lourdes, épaisses, résistantes, étaient déformées et sernies.

Sur le bord des assiettes trop solides était écrit en toutes lettres le nom du restaurant. Tout cela rappela à Raoul un dégoût qu'il avait éprouvé jadis, mais dont il ne se souvenait plus, et il ouvrit les deux fenêtres pour renouveler l'air de la pièce qui sentait le renfermé !

« J'avais oublié tout cela, se dit-il, et je suis bien aise d'être venu, c'est curieux » ; puis il fredonna pour chasser des idées confuses qui lui venaient à l'esprit. Il sentait que sa gaieté s'en allait, il tira sa montre ; il était sept heures un quart, et il avait faim...

« Au fait, si cette lettre était une plaisanterie, je n'y avais pas songé... après tout ce serait pour le mieux. »

Je ne sais pas trop ce qui lui passa par la tête, mais il s'accouda sur l'appui de la fenêtre et regarda fixement le lac qui était tranquille comme une glace ; les arbres s'y reflétaient au loin, et une bonne odeur de bois, par intervalles, venait jusqu'à lui.

« Ma pauvre petite femme ! » murmura-t-il.

Il allait sonner, lorsqu'un bruit de jupe de soie se fit entendre dans le corridor. La porte s'ouvrit, une femme entra avec précipitation, et toute effarée, vint s'asseoir sur le divan. Elle avait un voile si épais qu'il était impossible de distinguer ses traits, mais on devinait dans tous ses gestes l'élégance, et aussi la peur et l'embarras... Raoul resta stupéfait. Il fixait la nouvelle venue. Enfin, il reconnut sans doute des traits qui lui étaient connus, un visage qui lui rappelait des souvenirs encore bien vivaces, car il pâlit extrêmement, et, tout à coup, se précipita dans les bras que la jeune femme lui tendait.

« Dis-moi que tu ne m'en veux pas, s'écria Louise, car c'était elle ; dis-le moi vite. » Elle releva son voile ; ses yeux brillaient au milieu de grosses larmes.

« C'est moi qui t'ai trompé, » dit-elle tout bas en s'emparant de la tête de son mari. Puis, éclatant de rire malgré les pleurs :

« Vois-tu, je mourais d'envie de manger un filet chateaubriand bien exécuté. »

GUSTAVE DROZ.

L'emploi des eaux destinées à rendre aux cheveux leur couleur primitive, peut avoir de graves inconvénients : Toutes les eaux contenant un dépôt blanc-jauâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive, sans jamais nuire. Elle enlève la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie. 3 francs le flacon, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

Les écoles d'apprentissage.

Un des principaux faits mis en lumière par l'Enquête ouvrière de Liège, un de ceux sur lesquels M. Saintelette a insisté avec infiniment de raison, est l'absence en notre ville, pour nos principales industries, d'écoles d'apprentissage, à vrai dire même, d'un apprentissage sérieux.

Nos houilleurs, nos armuriers, nos mécaniciens, apprennent leur métier au petit bonheur. Si le père ou le frère est du métier, l'enfant apprend grâce à eux, mais eux mêmes ne peuvent que lui apprendre ce qu'ils savent. Nul ne se préoccupe de le redresser s'il se trompe, de lui donner l'idée du perfectionnement dans le travail manuel ; rien ne lui permettra de voir que certaines pratiques sont routinières et mauvaises et qu'il y aurait tout avantage pour lui à les remplacer par des procédés plus rationnels, plus nouveaux.

Pour certains métiers, il n'existe pas d'apprentissage. Prenons les houilleurs. Ils commencent par être pendant cinq ou six ans traîneurs, hiercheurs. Après cela on les met à la taille sans autre enseignement que celui qu'ils ont pu tirer de la vue des mineurs. Et qu'on ne dise pas qu'il n'y a pas d'apprentissage possible du métier de mineur. Ne fût-ce que dans la façon de lancer le pic, il y a à apprendre.

On a essayé — et c'est M. Renier-Malherbe qui en avait pris l'initiative — de créer une école de porions à Liège. Mais l'idée est restée dans les limbes, et d'ailleurs elle était bien incomplète.

Pour nos armuriers, nos mécaniciens, même chose. Ils ont, dira-t-on, l'école industrielle. Mais ils n'y apprennent que la théorie, nécessaire sans doute, mais qui ne peut suffire.

Ce qu'il faut, et absolument, ce sont des écoles d'apprentissage où les enfants, au sortir de l'école, iront se mettre au courant d'un métier, de manière à pouvoir entrer plus tard à l'atelier complètement instruits, réellement ouvriers. Il ne s'agit même pas de ces cours de travaux manuels qu'on veut annexer à nos écoles primaires à l'instar de

la Norvège. Cela sera bon, excellent même, mais absolument insuffisant.

L'anarchie, telle est la situation actuelle en ce qui concerne l'apprenti. Et cette anarchie, l'ouvrier seul en est victime. Et si elle profite à quelqu'un, c'est au patron qui, sous prétexte d'un enseignement pratique qu'il ne donne pas, conserve des jeunes gens 4 et 5 ans sans rétribution sérieuse. Que s'il les paie, c'est encore pis, car il prétend alors être remboursé du faible salaire payé, et pour y arriver met le jeune homme à une tâche ingrate et le plus souvent inintelligente qui l'abrutit. Adieu alors tout espoir d'apprendre le métier. Car il ne s'agit pas de perdre du temps à regarder, à demander des explications. « Travaille ! Travaille ! Gagne les 50 centimes que je te donne par jour. Tout ton temps m'appartient et j'entends que tu le dépenses à mon profit. »

Parmi les conseillers communaux qui s'intéressent à la classe ouvrière, n'y en aura-t-il pas un qui prendra l'initiative d'une proposition dans le sens que nous indiquons ?

Concours dramatique.

Le Cercle royal le Lion belge a organisé un concours dramatique en deux parties, une française et une wallonne. Le premier est terminé dimanche dernier, au théâtre du Gymnase, par la proclamation des résultats. Le concours wallon aura lieu dimanche au Casino molier.

De l'avis général, le concours français était parfaitement organisé, et les décisions prises par le jury ont été ratifiées par le public.

A ce propos, cependant, une protestation heureusement isolée et faite par un membre d'une société concurrente, lequel n'admettait pas les décisions du jury, par ce que le cercle dont il faisait partie, n'avait obtenu aucune distinction.

Que les condamnés ordinaires aient 24 heures pour maudire leurs juges, nous le comprenons fort bien ; nous trouvons même que c'est peu.

Qu'un malheureux auquel on octroie un quart de siècle de prison ôte sa bottine et la jette à la tête du président d'un tribunal qui vient de se montrer si généreux, cela s'explique parfaitement et nous éprouvons peut-être à sa place une furieuse envie de joindre le pied à la bottine ou de corser, en toute autre manière, la manifestation de notre mécontentement.

Car en somme, ces juges-là, on ne les choisit pas, ce sont eux qui vous choisissent et généralement ils ne vous laissent pas sans vous laisser quelque gage du vif intérêt qu'ils vous portent.

Mais dans un concours auquel on assiste volontairement, ce n'est plus du tout la même chose ; on accepte d'avance toutes les conditions imposées et l'on ne peut, le concours terminé, être admis à critiquer les sentences rendues par le jury — ni surtout à injurier les juges.

De deux choses l'une, ou bien le jury n'offrirait pas les garanties d'impartialité nécessaires et alors la société devait le récuser ou refuser d'assister au concours. Ou bien le jury, et c'était le cas, était parfaitement composé et alors la manifestation n'avait plus aucune signification.

Ces quelques réflexions s'appliquent à tous les cas du même genre ; trop souvent, dans les concours, les sociétés sont portées à trouver injustement décernées les distinctions qui ne leur sont pas données.

Dans l'espèce (nous pouvons parler le langage du palais puisqu'il s'agit de jugement, il n'y a eu qu'un léger coup de sifflet immédiatement couvert par les applaudissements du public ; beaucoup même ne l'auraient pas entendu, mais nous avons cru devoir en parler afin de mettre en garde,

pour l'avenir, dans l'intérêt de leur dignité, les concurrents qui auraient des velléités de protestation. X.

Ça et la

L'excellent d'Andrimont (Léon, pour les dames) a joliment fait rire à ses dépens, pendant l'enquête sur la situation ouvrière.

Après s'être efforcé, à plusieurs reprises, de décontenancer les témoins ouvriers par ses questions d'un à propos digue de M. Warnant, le brave député a dit à un de ceux-ci, qui avait travaillé pendant 19 ans dans la mine :

Mais je connais cela aussi bien que vous, je suis né dans le charbon.

Le détail de la naissance de l'intéressant enquêteur est généralement ignoré, mais il est une chose qui ressort clairement de l'enquête, c'est que si les propriétaires de mines sont nés dans le charbon, certains d'entre eux s'entendent néanmoins pour fourrer les mineurs dans la mélasse.

On assure que la société d'alimentation économique va offrir à M. Léon d'Andrimont vingt bons d'un dîner chacun pour le remercier de la réclame qu'il n'a cessé de faire à la dite société pendant toute la durée de l'enquête.

Ce sont les électeurs de Verviers qui fourniront le bouillon !

Ceci paraît un comble, à moins que ce ne soit un défi.

M. L. Trasenster, vous savez bien, l'ancien recteur de l'Université, l'âme damnée de M. Frère, l'administrateur de 1001 sociétés anonymes, vient de fonder un prix de 1000 frs. pour le meilleur ouvrage sur la question ouvrière.

Il existe donc une question ouvrière pour M. Trasenster. Son organe, le Journal de Liège, n'avait-il cependant pas établi docilement que l'ouvrier est beaucoup plus heureux quand il y a une crise comme maintenant que dans les temps de la plus grande prospérité commerciale ?

Après cela, M. Trasenster cherche peut-être surtout un homme de bonne volonté pour l'aider à soutenir cette brillante théorie. Mais pourquoi ni lui ni ses copains du Journal n'ont-ils pensé à la développer devant la Commission d'enquête ?

Institut POSTULA

Préparation aux examens d'admission aux Ecoles spéciales de l'Etat. Rentree 5 octobre. Pour tous renseignements, s'adresser au directeur, M. HENRI POSTULA, rue Chevafosse, n° 11, Liège.

JARDIN D'ACCLIMATATION

Tous les dimanches et jeudis, grand Concert d'harmonie, de 5 à 7 heures du soir. — Prix par personne : 1 franc ; enfants, 50 centimes.

Tous les lundis, entrée populaire, de 3 à 7 heures du soir, 20 centimes par personne ; enfants, 10 centimes.

HOTEL DU CENTRE

ROCHEFORT

Julien DELTOMBE

Vie de famille, prix très modérés. — Table d'hôte à 12 1/2 heures : 2 francs.

Liège. — Imp. Émile Pierre et frère.



J.-D. HANNART & C^e

MANUFACTURE

DE

CHAUSSURES

8, Mosdyk, Liège

Seule fabrique qui chausse le client directement

Maisons de Vente à fr. 12-50

LIÈGE

22, rue de l'Université, 22

ANVERS

7 -- rue Nationale -- 7

BRUXELLES

53, rue de la Madeleine, 53

LES REPARATIONS SE FONT AU PRIX COUTANT

INCROYABLE !

Bijouterie, Horlogerie, Orfèvrerie.

F. Deprez-Servais

BREVETÉ DU ROI

29, Rue de la Cathédrale, 29

VIS-A-VIS DE L'ÉGLISE S-DENIS, LIÈGE

Dernière nouveauté: **MONTRES SANS AIGUILLES**. Montres en acier bruni, émaillé, chrysolite, à jeu dit *Boulette à boussole* (pour touristes et voyageurs), à *cadran lumineux*, visible la nuit, à *seconde indépendante*. *Chronomètre et Répétition* (pour docteurs et chimistes). Pendules en cuivre, marbre et bronze artistique, Régulateurs, Réveils, et Horloges avec oiseau chantant les heures. *Pendules-Médallions* à remontoir, système breveté appartenant à la maison, Montres Thermomètre, etc.

Baromètres métalliques précision garantie

Bijoux riches et ordinaires, Broches, Bracelets du meilleur goût, *Bagues et Dormeuses* montées en perles fines, en diamants, brillants, saphir, émeraudes, turquoises, etc., pour cadeaux de Fête, fiançailles et de Mariage.

Orfèvrerie, Couverts d'enfants, Timbales d'argent et Hochets, et Argenterie de table.

Bijoux et pièces d'Horlogerie sur commande.

RASSENFOSSE-BROUET

26, rue Vindve-d'He, 26.

Plateaux, berceaux pour asperges, fraisières nouveau modèle. Prix exceptionnels de bon marché.

MIGRAINE

Les granules du Dr JUAREZ constituent le remède souverain des affections qui affligent la femme à certaines époques: Migraine, Coliques, Maux de reins, Retards, Suppressions, etc., 5 fr. le fl. Seul dépôt à Liège, Ph. de la Croix Rouge de L. BURGERS, 14, Pont-d'He.

IMPUISSANCE

Les affections du système Cérébro-Spinal, telles que la débilité, l'impuissance, la dépression mentale, le ramollissement du cerveau, les pertes séminales, résultant de l'abus des liqueurs et des plaisirs sexuels sont guéries en peu de semaines par les pilules du Dr LOUVET, 5 francs le flacon. Ph. de la Croix Rouge de L. BURGERS, 14, Pont-d'He, Liège.

Monsieur PAPPY, hôtelier, place du Théâtre, à Liège, a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle que depuis le 1^{er} juillet son établissement est transféré rue Haute-Sauvinière, 2, et prendra le nom d'*Hôtel des Deux Fontaines*. On y trouvera tout le confortable désirable. Restaurant à prix fixe et à la carte. Table d'hôte à 1 heure. Téléphone, sonnerie électrique. Chambres pour voyageurs et familles.

SPÉCIALITE :

MALADIES DE LA PEAU et Maladies syphilitiques

Docteur DU VIVIER

Liège, 12, rue d'Archis, 12, Liège

CONSULTATIONS de MIDI à 2 Heures

Maison Joseph Thirion, mécanicien

Délégué de la Ville à l'Exposition de Paris

3, Place Saint-Denis, 3, à Liège.

Machines à coudre de tous systèmes. Véritables FRISTER ET ROSMAN, garantie 5 ans. Apprentissage gratuit. Atelier de réparations pièces de rechange. Fil, soie, aiguilles, huile et accessoires.

Lecteurs! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la *Grande Maison de Parapluies*, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

PUBLICITE

Nous croyons devoir rappeler que toutes les communications relatives aux réclames et annonces que l'on désire faire insérer dans le *Frondeur*, doivent être adressées à l'administration du journal, rue de l'Étuve, 12.

Nous croyons devoir faire remarquer en même temps aux négociants, restaurateurs et en général, à toutes les personnes qui usent de la publicité des journaux, que le *Frondeur* — répandu dans tout le pays et en tous cas le plus lu des journaux de Liège — reste, en sa qualité de journal hebdomadaire illustré, en circulation pendant toute une semaine et qu'il est même souvent conservé en collections. On peut donc affirmer que l'annonce dans un seul numéro du *Frondeur* équivaut à l'insertion d'une annonce dans un journal quotidien pendant toute une semaine.

Le tarif des annonces est publié en tête du journal, mais lorsqu'il s'agit de plusieurs insertions de notables réductions peuvent être faites.

Le texte d'une annonce doit être adressé le *jeudi soir* au plus tard à l'administration, pour être insérée dans le numéro paraissant la même semaine.

Case à Louer

S'adresser par écrit à l'Administration

MAISON

DES

TROIS FRANÇOIS

RUE LÉOPOLD

Aux Touristes et Chasseurs

CHOIX IMMENSE DE

CHAPEAUX FOULARD

Feutre extra fin

Valeur réelle 10 à 20 francs

3 fr. 60

VOIR les ÉTALAGES

C'est incroyable !!!

LE

Bulletin mensuel des Tirages

PUBLIÉ PAR

Charles MÉDARD, changeur

Rue de Bex, 7, (près de l'Hôtel-de-Ville)

Parait tous les 1^{er} du mois et renseigne

TOUS les TIRAGES

Abonnement :

50 centimes 5 centimes
p^r an, franco domicile le numéro

Marque de fabrique



SPÉCIALITE DE CARTOUCHES de CHASSE

Arrivant toutes chargées d'Angléterre



DÉPOT : A. de LAMBERT

20 - RUE SUR-MEUSE - 20

LIÈGE

Crémierie de la Sauvinière

BOULEVARD DE LA SAUVINIÈRE

et place St-Jean, 26.

Etablissement de premier ordre situé au Centre de la Ville, près le Théâtre Royal.

Tous les soirs, à 8 heures, Concert de Symphonie

Direction V. DALOZE.

Eclairage à la lumière électrique.

Grands Salons

Pour Sociétés, Noces et Banquets.

JEUX D'ENFANTS.

GRAND DÉBIT DE LAIT

Saison extra — Bock Grüber

Liqueurs et limonades de 1^{er} choix.

A la Ménagère

Victor MALLIEUX

FABRICANT BREVETÉ

Maison de vente, rue de la Cathédrale, 3

Atelier de Fabrication, rue Florimont, 2 et 4

FABRIQUE SPÉCIALE DE POÊLES, FOYERS ET CUISINIÈRES de tous genres et de tous modèles. — Ateliers de réparations et de placements de poêles et sonnettes. — Serrurerie et quincaillerie de tous pays. — Coffrets à bijoux en fer et en acier inrochetables. — Articles de ménage, au grand complet. — Cages, volières, jardinières, corbeilles en fer et jone. — Cuisinières à pétrole perfectionnées. — Treillages de toutes espèces pour poulaillers. — Lits et berceaux en fer.

La Maison est reliée au téléphone.

Inventeur des POÊLES pour trains et tramways, système perfectionné, employé sur les lignes Liège-Jemeppe et Liège Maestricht.

PIRARD-GROSJEAN

Sucre déc., 1/2 kil.	0.50
Miettes candi, 1/2 k.	0.55
Amidon Royal	0.40
Jambon ex.	0.65
Saindoux Wilcox	0.55
Riz depuis	0.12
Pommes coupées	0.30
Prunes Bosnie	0.40
Moka torréfié	0.65
Java torréfié	0.90
Préanger torréfié	1.20
Beurre art. n° 1,	0.65
Sirop de poires	0.35
Cannelle bâton	2.25
Liqueur depuis	0.90
Deymann	1.85
Bon Bordeaux	0.70
Savon vert	0.16
id. blanc	0.17
id. le tounelet	4.00
Sel de soude	0.04
Lard de Hollande	0.55
Fécule, 1 ^{re} qualité	0.18
Genièvre, depuis	0.90
Rolles, 1 ^{re} qualité	1.10
Bougies, 0.35 et 0.40	
Huile colza, litre	0.70

Fabrique de pains d'épices et Confiserie

ÉPICERIE GÉNÉRALE
PIRARD-GROSJEAN
Liège, 2, Pied du Pont des Arches, 2, Liège

Pied du Pont des Arches, 2, Liège.

AVIS A MM. LES CHASSEURS

FABRIQUE D'ARMES

DE

A. GODEFROID

7, Rue de l'Université, 7 (en face du Passage)

LIÈGE

Spécialité de fusils de chasse à percussion centrale et Lefauchaux; fusils Hammerless; fusils spéciaux pour les tirs aux pigeons à forage cylindrique, Chock bored, ou médium Chock; carabines de chasse et de tir de différents systèmes; express-rifle; carabines Flobert de salon et de précision; pistolets de combat, d'arçon et de précision; revolvers de tous systèmes; articles de chasse et de tir; spécialité de cartouches chargées; munitions de tous genres; échange d'armes; réparations; articles d'escrime au complet.

N.-B. — Toute arme vendue est garantie sur facture.

Café de la Bécasse

Grand comptoir à l'instar de Bruxelles

Rue Léopold, 12, Liège

(En face de la maison F. THIÉRY et C^{ie})

Café mazagran, 15 centimes. — Vin chaud, 10 centimes. — Bières. — Vins par verres. — Liqueurs. — Sardines, 10 centimes; avec pain, 15 centimes.

Le petit pot liégeois

à l'instar de la porte S-Denis, de Paris